

## Sens et contresens: l'étude de la culture matérielle au Québec

Marcel Mousette

Volume 4, Number 1-2, 1982

Des objets et des hommes  
People and Things

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081130ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081130ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mousette, M. (1982). Sens et contresens: l'étude de la culture matérielle au Québec. *Ethnologies*, 4(1-2), 7-26. <https://doi.org/10.7202/1081130ar>

Article abstract

This article outlines the author's approach to the study of human behavior from the standpoint of common material objects in everyday use. Drawing from previous research in the area of material culture, he attempts to establish the determining factors that have contributed to the présent state of studies in this area.

---

# Sens et contresens: l'étude de la culture matérielle au Québec\*

---

MARCEL MOUSETTE

Il y a quelques années déjà, j'ai défini la culture matérielle comme étant l'ensemble des objets fabriqués ou utilisés par l'homme.

Je relis le texte de la discussion qui m'a mené à cette définition et me pose les questions suivantes: une telle façon de définir la culture matérielle est-elle justifiée? Et, de façon analogique, que diraient les linguistes, si on définissait le langage comme étant un ensemble de sons? De telles définitions rendent compte d'une partie de la réalité, bien sûr, mais il faut convenir qu'elles ne nous permettent pas de la pénétrer très loin. D'ailleurs, Kroeber<sup>1</sup> a déjà affirmé que le parti pris envers les objets, cette appellation de culture matérielle n'avait pour lui qu'une importance secondaire.

Pourquoi? Parce qu'évidemment, selon notre esprit aristotélien où les concepts se définissent par opposition, si on parle de culture matérielle, il faut tout de suite lui opposer sa contrepartie non-matérielle ou spirituelle. Malgré le peu d'enthousiasme de Kroeber envers cette distinction, elle fut cependant adoptée par les anthropologues et les folkloristes, de sorte que les termes de culture ou civilisation matérielle et leurs opposés, la culture ou civilisation spirituelle, firent bientôt partie du paysage familier des tables des matières des monographies ethnographiques. Divisions commodes, manichéennes, qui permettaient de disposer d'un côté les objets, les productions concrètes de la culture, et de l'autre, les manifestations culturelles moins tangibles comme les relations économiques et sociales ou les visions du monde. La recette était simple: il s'agissait tout simplement, après avoir élaboré un cadre classificatoire, espèce de pièce de mobilier à tiroirs multiples, d'y enfermer pêle-mêle, parfois au prix de dangereuses acrobaties typologiques, tous les objets rencontrés par l'ethnologue sur le terrain. Puis, une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, le tour était joué: on avait

---

\*Je tiens à remercier M. Jean-Claude Dupont qui a consenti à reviser cet article.

<sup>1</sup>A. L. Kroeber, *Anthropology*, New York, Harcourt, Brace and World, 1948, p. 295.

disposé de la culture matérielle et on pouvait maintenant s'attaquer aux aspects plus significatifs de la culture, le spirituel qui volait bien haut au-dessus du terre-à-terre des objets. Cette façon de décrire les choses est, j'en conviens, quelque peu caricaturale.

Pendant, une telle attitude est loin d'être disparue et continue même de se répandre. Chez les ethnographes et les folkloristes, elle tient, je crois, à toute une façon de penser issue de la grande tradition érudite du XIX<sup>e</sup> siècle. On a transposé sur le plan des objets ces grands corpus de contes, légendes et chansons pour en dresser des catalogues, rassembler de grandes collections muséologiques où les artefacts bien étiquetés, bien disposés dans des vitrines avaient perdu à peu près toute leur signification parce qu'ils avaient été isolés de leur contexte.

Contexte. Voilà un concept qui a fait couler beaucoup d'encre depuis quelques années. Terme quasi magique, selon certains, dont devrait découler une compréhension à peu près certaine des phénomènes étudiés. Il est vrai qu'un objet n'a de sens au point de vue culturel que par la signification qui lui est donnée dans la culture où il est utilisé. Les archéologues, les préhistoriens en particulier, le savent bien, eux qui sont aux prises avec ces mystérieux objets venus d'un autre âge qu'ils ne peuvent identifier souvent qu'à partir d'exemples ethnographiques récents. À ce propos, la satire de David Macaulay sur la découverte d'un motel à peu près intact du XX<sup>e</sup> siècle en l'an 4022 de notre ère est riche en enseignement et mérite qu'on s'y arrête.<sup>2</sup> Pour ma part, je me suis bien amusé de l'interprétation que faisait ce Schliemann des temps futurs du bol de toilette comme étant un instrument de musique sacrée et de l'appareil de télévision devenu objet religieux. Mais n'empêche que, dans cette Pompéi familière du XX<sup>e</sup> siècle que représente le motel enfoui de Macaulay, les interprétations de l'archéologue sont souvent outrées, ridicules, même si les objets retrouvés, ce qu'on appelle la culture matérielle, l'ont été dans une situation contextuelle idéale, i.e., à peu près intacte. Alors, on peut se poser la question: qu'est-ce qui ne fonctionne pas? La réponse est bien simple: les liens qui autrefois, au moment où la culture décrite par Macaulay florissait, liaient ces objets entre eux et étaient faits par les habitants du motel; maintenant, lors de la découverte du site en l'an 4022, ces liens ont été remplacés par ceux faits par l'archéologue. D'où ces interprétations fausses, souvent ridicules. L'objet est retransformé par la signification nouvelle que lui redonne l'archéologue lors de sa découverte. Ce processus de transformation n'est pas seulement propre aux objets; on le constate aussi en linguistique où les mots empruntés, écourtés ou mutilés selon les contextes où

---

<sup>2</sup>David Macaulay, *Motel of the mysteries*, Boston, Houghton Mifflin, 1979.

on les utilise, en viennent à changer leur sens. Qu'on pense simplement au terme démocratie prononcé par un Reagan et un Platon! Il en est de même pour le comportement humain et animal, l'univers des plantes et des astres. Nous sommes en changement et transformation constantes, installés que nous sommes sur la flèche du temps.

Cette référence à l'univers tout entier, aux astres et à la flèche du temps, n'est pas que rhétorique. Elle veut exprimer le fait que les objets, comme les mots, comme l'homme, les animaux et les plantes, sont sujets au changement. Dans de telles circonstances, ne vaudrait-il pas mieux que les ethnologues, lorsqu'ils veulent étudier la culture matérielle, retournent à une approche simple dont le but serait d'écrire une véritable histoire naturelle des objets? D'abord, définir la place des objets dans l'univers, puis étudier leur comportement depuis leur invention, leur transformation jusqu'à leur disparition.

Déjà, en 1943, lorsque Leroi-Gourhan publia le premier volume de *Évolution et techniques*, il permit de franchir un pas de géant dans l'établissement de cette "histoire naturelle".<sup>3</sup> En effet, Leroi-Gourhan, au contraire de ses prédécesseurs, ne se contente pas de classer les techniques et les objets en se fondant sur des critères inhérents aux seuls objets mais aussi sur les matières premières acquises, transformées et utilisées en rapport avec les objets produits. En faisant place au déterminisme exercé par la matière sur les objets fabriqués, Leroi-Gourhan nous permettait de replacer la technologie et les objets, ce qu'il appelle sa "technomorphologie", dans un ensemble universel qui n'est pas sans analogie avec les grandes classifications de Linné élaborées au XVIII<sup>e</sup> siècle. Et, de même qu'on parle d'une ère prélinnéenne, je pense qu'on se référera à la période d'avant 1943 comme de la période pré-Leroi-Gourhan en ce qui concerne l'étude de la culture matérielle.

Bien sûr, cette classification basée sur des objets provenant de milieux techniques relativement simples demande à être adaptée aux réalités plus complexes que nous vivons du point de vue matériel. C'est ainsi que ce que Leroi-Gourhan appelle "les moyens d'action élémentaires sur la matière" pourraient être considérés dans nos sociétés industrielles comme des moyens de contrôle des formes d'énergie, qu'elles soient mécanique (percussion, préhension, translation), hydraulique, électrique ou même nucléaire. De même, avec tous les développements de la science, il faudrait faire une place beaucoup plus grande à tous les instruments servant à observer, mesurer et quantifier ce monde qui nous entoure. Enfin, nous basant sur l'aspect souvent démesuré que prend la consommation, il faudrait pousser l'énumération beaucoup plus loin

---

<sup>3</sup>André Leroi-Gourhan, *Évolution et techniques*, Paris, Albin Michel, 1943, et 1945, 2 vol.

que les items de base comme l'alimentation, l'habillement et l'habitation.

Me basant sur ces réflexions, j'ai donc tenté d'élaborer, à partir des acquis de Leroi-Gourhan, une classification de la culture matérielle qui serait mieux adaptée aux réalités de notre époque (voir tableau). Les grandes divisions de cette classification pourraient se résumer à la phrase suivante: "par l'observation du monde physique, le contrôle des énergies et l'acquisition des matières premières, l'homme se fabrique des objets qu'il transporte et consomme".<sup>4</sup> Je ne discuterai pas en détail ce grand schéma, puisque sa présentation n'est pas le but de cet article. Cependant, qu'il me soit permis d'en souligner quelques-unes des particularités. En premier lieu, disons que ses grandes divisions suivent le schéma classique de prise de possession du mode physique qui va de la simple observation à la consommation des objets. Ici, ce schéma est présenté de façon linéaire, mais il pourrait tout aussi bien être circulaire, commençant par la consommation, qui est aussi une façon de prendre contact avec les choses. De plus, j'ai accouplé les techniques de fabrication aux techniques d'acquisition pour la bonne raison que les matières premières produites ou acquises, si elles ne sont pas directement consommées, le sont la plupart du temps en vue d'une éventuelle transformation. Ainsi, en utilisant le terme relation dans son sens physiologique de l'"ensemble des fonctions qui mettent le vivant en rapport avec le monde extérieur" (*Le Petit Robert*, s.v. relation), j'ai pu accoler à la réalité "transport" ces réalités non moins importantes dans notre monde d'aujourd'hui que sont tous les objets, machines et instruments servant aux médias de communication et aux arts d'expression. Enfin, sous la rubrique consommation, dans laquelle Leroi-Gourhan avait inclu "ce qui satisfait les besoins les plus élémentaires de l'homme", on retrouve une énumération de catégories qui pourrait encore être plus exhaustive.

Leroi-Gourhan disait de sa classification:

"Le développement logique de la classification adoptée conduit à envisager maintenant les techniques qui, par les moyens élémentaires d'action, tirent de la matière première des objets propres à un usage de fabrication, d'acquisition, de consommation".<sup>5</sup>

Le mot important à retenir dans cette classification est le mot "usage". Si, comme Linton le dit, l'usage se distingue de la fonction d'un objet par une relation aux choses à l'extérieur de la société et de la culture plutôt

---

<sup>4</sup>Leroi-Gourhan, *op.cit.* (1945), p. 140.

<sup>5</sup>Leroi-Gourhan, *op.cit.* (1943) p. 165.

qu'à l'intérieur,<sup>6</sup> nous sommes amenés à faire une autre distinction très importante, dont on ne tient pas toujours compte dans les études de culture matérielle. En effet, on peut dire d'une hache, pour reprendre l'exemple de Kroeber, qu'elle sert à couper du bois, c'est son usage, et que sa fonction est de permettre aux membres de la société qui s'en servent pour couper du bois de se garder au chaud et d'apprêter les matériaux nécessaires à la construction des maisons. Cette distinction est un peu trop simple, puisque n'importe lequel objet, surtout s'il n'est pas trop spécialisé, peut avoir plusieurs fonctions et plusieurs usages. Prenons l'exemple du marteau qui peut servir à marteler le métal, le trancher à l'aide d'un perceuse, planter des clous, dont les usages sont tellement multiples et les formes variées qu'on n'aurait pas assez d'une page pour les énumérer. Pensons aussi aux fonctions du marteau qui, en plus de permettre la fabrication d'objets, font qu'il se retrouve comme auxiliaire du juge dans l'exercice de la justice au symbole de la classe ouvrière révolutionnaire sur le drapeau de l'URSS.

En parlant de la fonction d'un objet, on est amené à parler nécessairement de sa signification, du sens qui lui est donné par les gens qui en font usage et qui lui permet de trouver sa place dans le système culturel. Cet aspect significatif de la fonction se situe au coeur même de l'interprétation des modes de vie par les archéologues à partir des objets. Il devient souvent une espèce de hantise qui fait que des interprétations qui semblent élégantes reposent sur des ensembles de points d'interrogations auxquels on n'a pas répondu et auxquels on ne pourra peut-être jamais répondre. Ce bol servait-il à l'alimentation ou au culte? Ce couteau est-il un couteau servant à la chasse, à la préparation de la nourriture ou à sacrifier des animaux? Ces questions se compliquent d'autant que les objets évoluent dans le temps et que leur signification se transforme. Par exemple, en étudiant le chauffage domestique, j'en suis venu à pouvoir dire, avec l'aide des données historiques recueillies, que ces faux foyers en plâtre garnis de bûches synthétiques illuminées par des lumières électriques, étaient le résidu d'un trait culturel autrefois fort important: le goût de la contemplation de la flamme vive par les Anglo-saxons. En effet, les nouveaux venus britanniques en terre canadienne durent, à cause des rigueurs du climat, abandonner le chauffage des maisons exclusivement avec des foyers à âtre. Il leur fallut adopter, après bien des réticences comme en témoignent les documents d'époque, des poêles, ces feux fermés qui cachaient la flamme au regard. Cependant, contrairement aux Canadiens français qui avaient complètement abandonné le foyer à âtre pour chauffer, on conserva quand même, parallèle-

---

<sup>6</sup>Kroeber, *op.cit.*, p. 304-305.

## ÉLÉMENTS DE CLASSIFICATION DES OBJETS

“Par l’observation du monde physique, le contrôle des énergies et l’acquisition des matières premières, l’homme se fabrique des objets qu’il consomme.”

### 1. Observation et mesure du monde physique

- 1.1. Instruments d’observation: optiques, acoustiques, etc.
- 1.2. Instruments de mesure
  - 1.2.1. du temps
  - 1.2.2. de l’espace
  - 1.2.3. des quantités

### 2. Contrôle et transmission des formes d’énergie

- 2.1. Mécanique: outils et machines  
Force et mouvement: percussion, translation, préhension
- 2.2. Calorifique et solaire
- 2.3. Éolienne et pneumatique
- 2.4. Hydraulique
- 2.5. Lumineuse
- 2.6. Électrique
- 2.7. Chimique

### 3. Travail sur la matière

- 3.1. Acquisition et production des matières premières
  - 3.1.1. vivantes
    - 3.1.1.1. cueillette
    - 3.1.1.2. pêche
    - 3.1.1.3. chasse
    - 3.1.1.4. agriculture
  - 3.1.2. non-vivantes
    - 3.1.2.1. mines et carrières
    - 3.1.2.2. pétrole, etc.
- 3.2. Transformation (Fabrication et préparation)
  - 3.2.1. solides
    - 3.2.1.1. stables
    - 3.2.1.2. fibreux
    - 3.2.1.3. semi-plastiques
    - 3.2.1.4. plastiques
    - 3.2.1.5. souples
  - 3.2.2. fluides
  - 3.2.3. gaz
  - 3.2.4. matériaux composites
    - 3.2.4.1. aliments, etc.

### 4. Relation

- 4.1. Transport
  - 4.1.1. marche
  - 4.1.2. portage humain
  - 4.1.3. portage animal
  - 4.1.4. trainage et roulage (véhicules terrestres)
  - 4.1.5. navigation et flottage
  - 4.1.6. transport aérien

- 4.2. Média de communication
  - 4.2.1. écriture
  - 4.2.2. imprimerie
  - 4.2.3. poste
  - 4.2.4. signalisation
  - 4.2.5. télégraphe
  - 4.2.6. téléphone
  - 4.2.7. radio
  - 4.2.8. télévision
  - 4.2.9. photographie
  - 4.2.10. cinéma
- 4.3. Arts d'expression
  - 4.3.1. musique
  - 4.3.2. théâtre
  - 4.3.3. danse

## 5. Consommation de la matière préparée ou transformée

- 5.1. Alimentation
- 5.2. Narcotiques et excitants
- 5.3. Médication
- 5.4. Soins du corps et hygiène
- 5.5. Sexualité
- 5.6. Habitation
- 5.7. Habillement
- 5.8. Commerce
- 5.9. Jeux et divertissements
- 5.10. Sports
- 5.11. Guerre
- 5.12. Justice
- 5.13. Politique
- 5.14. Hiérarchie
- 5.15. Culte et rituel

ment aux poêles, ces petits foyers au charbon, très inefficaces dans nos latitudes. Avec le développement de l'habitat urbain, ils en vinrent à être considérés comme des feux quasi symboliques pour aboutir finalement à ces foyers illuminés à l'électricité dans lesquels on ne trouve plus qu'une apparence de flamme.

L'une des réflexions les plus intéressantes sur le problème de la signification des artefacts est celle de Binford. Il propose que, du point de vue fonctionnel, les artefacts font partie de trois sous-systèmes différents.

"... we must be able to distinguish those relevant artifactual elements within the total artifact assemblage which have the primary functional context in the social, technological, and ideological subsystems of the total cultural system. We should not equate "material culture" with technology."

<sup>7</sup>Lewis R. Binford, "Archaeology as Anthropology", *Contemporary Archaeology* publié sous la direction de Mark P. Leone, Carbondale et Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1972, p. 95.

Le problème avec Binford, lorsqu'il parle de ces trois grandes catégories d'objets qu'il qualifie par les termes de *technomic*, *sociotechnic* et *ideotechnic*, est qu'il ne laisse pas assez de place pour la mobilité de la signification d'un système à l'autre, comme nous le mentionnons avec notre exemple du marteau ou du foyer à âtre. Ceci vient probablement du fait qu'il confond la fonction avec l'usage :

“With regard to the sociocultural context of formal variability, two broad classes of variation can be recognized which crosscut the categories mentioned above. *Primary functional variation* is that which is directly related to the specific use made of the vessel in question; for example, the difference between a plate and a storage jar. *Secondary functional variation* is a by-product of the social context of the manufacturers of the vessel or of the social context of the intended use of the item, or both.”<sup>8</sup>

Cette citation nous ramène au début de cet article, au problème posé par l'interprétation de ce fameux motel par David Macaulay. Se pourrait-il que la fonction soit une partie de la signification attribuée à un objet par notre informateur (de là la difficulté à l'identifier quand il s'agit d'une autre culture ou d'une autre époque) tandis que l'usage d'un objet serait quelque chose de physique qui puisse être identifié et décrit à partir de l'observation d'un geste technique. L'un, la fonction, serait intérieur et ferait partie intrinsèque de l'univers de l'informateur, tandis que l'autre, l'usage, serait une manifestation extérieure facilement observable par l'ethnographe. En d'autres termes, la fonction se rapprocherait plus du domaine de l'*emic* et l'usage de celui de l'*etic*, si on veut utiliser la distinction effectuée par Harris<sup>9</sup> et empruntée au linguiste Kenneth Pike. On pourrait aussi formuler la même distinction en parlant du vécu (*emic*) ou de la nature (*etic*) de l'objet, selon le point de vue où l'on se place.

Ceci est important. Car, si telles sont les choses, on comprend maintenant beaucoup mieux toute la difficulté qu'ont les archéologues à réinterpréter les objets qu'ils trouvent en termes de fonctions intégrées dans un système culturel comme le propose Binford. De même, en tenant compte de ce double aspect, l'ethnographe étudiant la culture matérielle sur le terrain devra faire la part entre les gestes techniques qu'il observe et la signification que ses informateurs prêtent aux objets qu'ils utilisent. Aux usages observés des objets, comme le prône Leroi-Gourhan lorsqu'il définit ses grandes catégories classificatoires, viennent donc se greffer toute une série de connaissances et conceptions additionnelles sur les objets qui ne sont pas sans analogie avec l'ethnoscience.

---

<sup>8</sup>Lewis R. Binford, “Archaeological Systematics and the Study of Culture Process”, *Contemporary Archaeology* publié sous la direction de Mark P. Leone, Carbondale et Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1972, p. 128.

<sup>9</sup>Marvin Harris, *Cultural Materialism*, New York, Vintage Books, 1980, p. 29-45.

Nous entrons ainsi de plein-pied dans le domaine des folkloristes, celui de l'univers spirituel des objets où le sens de l'objet fabriqué et utilisé est souvent complété, entre autres, par des aspects magico-religieux, parfois désignés par le nom de "fonctions secondaires". À ce propos, que l'on pense à la croyance répandue en Acadie que l'hameçon à morue sert non seulement à prendre du poisson mais que, fixé au-dessus d'une porte, il est cause de bonne fortune.

Un aspect est-il plus important que l'autre? Je ne crois pas. Les deux sont nécessaires à la compréhension de cette réalité que constitue la culture matérielle. Prenons un exemple simple: celui du lave-vaisselle dont l'utilisation s'est répandue dans beaucoup de foyers ces dernières années. L'informateur interrogé verra de nombreux avantages à l'utilisation de cet appareil ménager dont les principaux sont:

1. Tout le temps sauvé à ne pas effectuer une corvée fastidieuse surtout réservée aux femmes et pendant lequel on pourrait faire des choses beaucoup plus intéressantes.
2. Il permet un lavage plus hygiénique de la vaisselle.

Cependant, si on étudie à fond l'usage qui est fait de cet appareil, on s'aperçoit:

1. Qu'on ne sauve pas tellement de temps à l'utiliser, puisqu'il faut rincer la vaisselle avant de la disposer en bon ordre dans un panier qui facilitera son nettoyage. Au temps passé pour organiser la vaisselle, il faut ajouter celui perdu pour l'entretien et les réparations de l'appareil.
2. Qu'en fin de compte le lavage ne se fait pas tellement à fond, puisque certains aliments, en particulier des sauces à base de fromage, ont la fâcheuse particularité de demeurer collés aux ustensiles. De plus, il arrive que la vaisselle conserve un certain goût de détergent qui se communique aux aliments.

Nous sommes donc en présence de deux discours contradictoires de la part de notre informateur et de notre observateur. Qui a raison, alors? Certains diront sans hésitation que c'est notre observateur? Pour ma part, en tant qu'ethnologue, je pense que cette question est futile et que la réponse la plus riche en enseignement proviendra de la confrontation des deux discours. Il faut alors se poser la question suivante: pourquoi un appareil ménager, tel le lave-vaisselle, a-t-il pris tellement de place chez la classe moyenne de notre société?

Ceci nous amène bien loin de cette néfaste opposition culture matérielle — culture spirituelle qui s'avère encombrante, sinon inutile. D'ailleurs, ces idées que nous venons d'exprimer, on les retrouve déjà chez Baudrillard dans l'introduction à son "Système des objets":

"Pour tout dire, la description du système des objets ne va pas sans une

critique de l'idéologie pratique du système. Au niveau technologique, il n'y a pas de contradiction: il n'y a que du sens. Mais une science humaine ne peut être que celle du sens et du contresens: comment un système technologique cohérent diffuse-t-il en un système pratique incohérent, comment la "langue" des objets est-elle "parlée", de quelle façon ce système de la "parole" (ou intermédiaire entre la langue et la parole) oblitère-t-il celui de la langue? Où sont finalement, non pas la cohérence abstraite, mais les contradictions vécues dans le système des objets?"<sup>10</sup>

Le problème avec l'approche de Baudrillard est que sa vision, sa recherche des "contradictions" repose plus sur des intuitions, souvent fulgurantes, que sur une démarche systématique où seraient départagés clairement les objets tels qu'ils sont vus à la fois par l'informateur et l'observateur.

Cette double approche d'une même réalité peut très bien se concevoir pour les ethnologues étudiant des sociétés actuelles. Il est facile de décrire et de comprendre l'usage des objets dans leur contexte. Il est aussi relativement facile, en appliquant les techniques ethnographiques appropriées, de déceler le discours tenu par les informateurs à propos du cadre matériel dans lequel ils vivent. Cependant, il m'est difficile d'y voir une application aussi féconde pour les sociétés passées où l'un et l'autre aspect n'existent qu'à l'état vestigial. Passe encore pour la description des objets et des techniques qui sont parvenus jusqu'à nous, mais nos informateurs sont morts et le peu d'écrits qu'ils nous ont laissés sur leurs objets constituent une documentation bien mince pour les besoins de notre analyse. Mais n'en est-il pas ainsi dès que nous abordons le passé humain? Ne sommes-nous pas condamnés à construire d'hypothétiques systèmes, à observer leur transformation dans d'autres systèmes et finalement leur disparition? Il nous faudra accepter que l'étude des objets, comme toute science humaine, même si elle se rapporte à quelque chose de très tangible, physique, se rapporte aussi à une réalité dynamique, en constant changement, dont même les formes les plus invariables changent de sens avec le temps, dans les contextes nouveaux qui les entourent.

Une autre distinction importante dont il faut tenir compte dans l'étude des objets, en particulier ceux utilisés dans la vie de tous les jours par opposition aux machines et aux outils, est celle que Baudrillard a appelé "les significations secondes" des objets:

Chacun de nos objets pratiques est affilié à un ou plusieurs éléments structurels, mais par ailleurs ils fuient tous continuellement de la structure technique vers les significations secondes, du système technologique dans un système culturel. L'environnement quotidien reste, dans une très large mesure, un système "abstrait": les multiples objets y sont en

<sup>10</sup>Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Denoël Gauthier, 1968, p. 15.

général isolés dans leur fonction, c'est l'homme qui assure, au gré de ses besoins, leur coexistence dans un contexte fonctionnel, système peu économique, peu cohérent, analogue à la structure archaïque des moteurs à essence primitifs: assortiment de fonctions partielles, parfois indifférentes ou antagonistes".<sup>11</sup>

Telles que décrites, ces "significations secondes" appartiennent au domaine de l'*emic* et tous les spécialistes qui ont tenté d'étudier le comportement de l'homme à partir des objets conviendront de l'existence de ce niveau de signification. Cependant, là où je ne suis plus d'accord avec Baudrillard, c'est quand il oppose à ce monde des objets quotidiens où le foisonnement des gestes est difficilement interprétable, celui de l'objet technique fait de clarté et de rationalité; opposition qui fait ressortir une nouvelle distinction manichéenne entre le système technologique et le système culturel. S'il est vrai que, en considérant les objets dans les fonctions qu'ils remplissent dans la vie quotidienne de l'homme, on puisse leur attribuer un foisonnement de significations 'secondes', je pense qu'il est aussi vrai en observant leurs usages, en les décrivant froidement sous leur angle purement technologique, on puisse y voir un comportement identique. En effet, est-il tellement certain que ces beaux développements en ligne droite auxquels nous a habitué l'histoire des techniques correspondent à la réalité? Nous n'avons qu'à regarder autour de nous les développements de l'informatique, *hardware* et *software*, pour nous apercevoir que les directions prises sont multiples et qu'on n'arrive à des résultats significatifs qu'après avoir effectué maints détours et s'être buté à maints culs-de-sac. Pourtant, des immenses ordinateurs à lampes des années 1950, on est passé aux ordinateurs de deuxième génération à transistors puis, par l'invention des microcircuits, à ceux de troisième et quatrième génération, de sorte qu'on prévoit pour les années 1990 l'avènement d'une cinquième génération de cerveaux artificiels qui réuniront dans un espace restreint, portable, un ensemble de circuits presque aussi complexes que le cerveau humain.

Ce terme de "génération" que les techniciens et même les historiens des techniques utilisent pour décrire les étapes significatives du développement des ordinateurs est, à mon avis, bien choisi pour décrire cette réalité technologique: chaque nouveau type d'ordinateur développé servant à gérer et à traiter les données d'une technologie de pointe qui servira elle-même à produire la génération suivante.

S'il en est ainsi pour les ordinateurs, ne pourrait-on pas penser qu'il en est de même à l'échelle de la technologie toute entière: une première génération d'outils servant à préparer une deuxième génération d'ou-

---

<sup>11</sup>Baudrillard, *op.cit.*, p. 12.

tils? Une telle façon de voir jetterait un éclairage nouveau sur la technologie. Elle nous permettrait de voir dans les outils simples, ceux par lesquels se fait l'insertion de l'homme dans le milieu naturel, cette première génération d'objets encore plus complexes ou des objets de consommation. Cette conception m'est trop nouvelle pour que je puisse établir un premier schéma d'ensemble sur les objets. Cependant, elle permet de dire que la plupart des objets servant à la consommation (alimentation, habillement, habitation, jeux et loisirs, etc.) sont au moins des objets de deuxième génération. Qu'on pense simplement à l'assiette et aux ustensiles de table que nous utilisons pour manger et qui ont été produits à partir des technologies de la céramique et du fer mises au point après des millénaires de tâtonnements. Dans le cas de notre société industrielle, cette production des objets de consommation est compliquée du fait qu'elle est effectuée à partir de machines-outils, elles-mêmes issues de d'autres générations d'outils qui les ont précédées.

On ne peut donc, comme le fait Baudrillard, séparer le monde des techniques, entendre par là celui que l'on appelle de nos jours la haute technologie, de celui de la consommation, de nos objets familiers quotidiens. D'ailleurs, cette technologie a souvent pour but de produire des biens de consommation et elle procède de la même "irrationalité" guidant l'adoption et l'usage de ces objets. Qu'on pense simplement à la multiplication, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de ces gadgets tous aussi inutiles les uns que les autres, dont la brosse à dents électrique m'apparaît être un exemple flagrant. Qu'on pense aussi à la commercialisation de ces jeux électroniques qui véhiculent maintenant les haines et les angoisses de notre époque, pour comprendre que les objets, que ce soient de simples outils servant à la fabrication, ou des ustensiles et même des gadgets servant à la consommation, doivent être perçus dans un même système à l'intérieur duquel ils peuvent être différenciés selon les contraintes qui leur sont imposées par l'environnement naturel ou culturel. Cette façon de voir permettrait aux chercheurs d'aborder le monde des objets de consommation, non seulement au plan des "significations secondes", mais en les considérant dans leur usage comme faisant partie d'une véritable technologie dont le but principal serait le bien-être de l'homme.

Sans confondre les deux ordres de réalité, on pourrait en arriver à la synthèse du comportement des objets tels que perçus par un observateur notant leurs usages et par un utilisateur se définissant leurs fonctions.



Après avoir tenté de définir ce que devrait être la recherche sur le comportement de l'homme à partir des objets dont il se sert, après nous

être questionnés jusqu'à l'angoisse et avoir tenté d'échafauder tant bien que mal des réponses à nos interrogations, il convient maintenant d'ouvrir le coffre, de puiser à même toutes ces recherches effectuées sur la culture matérielle et essayer d'y déceler le cheminement qui nous a conduit au Canada français à l'état présent.

Pour ce faire, je me contenterai de souligner les balises qui marquent cette route parfois tortueuse, j'identifierai les points de repère, les oeuvres marquantes, plutôt que de m'attacher à donner un bilan critique qui se trouverait à répéter celui qui vient d'être complété avec brio par Paul-Louis Martin.<sup>12</sup>

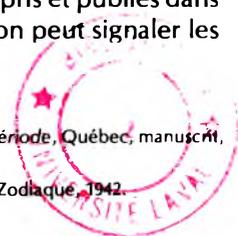
L'intérêt pour les objets, la culture matérielle est ancien au Canada français. Quand on me parle de l'étude des manières de table, il me revient toujours à l'esprit cette élégante et précise description d'un souper chez un seigneur canadien du régime français par Philippe-Aubert de Gaspé, auteur s'il en est un fasciné par les objets de la vie quotidienne. Cependant, à part les courts articles publiés dans le *Bulletin des Recherches Historiques* par un E.-Z. Massicotte et les oeuvres d'autres amateurs de choses curieuses comme Benjamin Sulte ou Pierre-Georges Roy, c'est surtout dans les histoires de paroisses, souvent écrites par des prêtres, que nous trouvons disséminées ici et là de nombreuses données se rapportant aux anciennes façons de vivre et aux objets utilisés par les anciens.

Si on exclut ces oeuvres éparses, dont la qualité varie selon le degré d'intérêt de leurs auteurs, qui souvent avaient un tout autre but en tête que celui de reconstituer les modes de vie passées, il faut attendre Marius Barbeau qui, depuis la première guerre mondiale, avait commencé à s'intéresser à la culture populaire québécoise. Pour moi et plusieurs personnes de ma génération, au début des années soixante, son *Maîtres artisans de chez-nous* demeure un point de départ, même s'il s'agit d'un recueil d'articles dont certains avaient été écrits bien des années auparavant.<sup>13</sup> Barbeau écrivant sur les potiers, les forgerons ou les menuisiers québécois avec la verve qu'on lui connaît, démontrait non seulement la possibilité de faire ce genre d'étude mais l'intérêt qu'elles présentaient pour l'étude du passé.

D'ailleurs, le legs de Marius Barbeau se continue avec la création, en 1943, des Archives de folklore de l'université Laval. Sous la direction de Luc Lacourcière, des travaux de recherche sont entrepris et publiés dans la collection *Les Archives de folklore*. Entre autres, on peut signaler les

<sup>12</sup>Paul-Louis Martin, *L'ethnographie au Québec — Bilan critique d'une période*, Québec, manuscrit, 1982, 63 p.

<sup>13</sup>Marius Barbeau, *Maîtres artisans de chez nous*, Montréal, Editions du Zodiaque, 1942.



articles de Madeleine Doyon-Ferland, de Jacques Rousseau et, en particulier, la monographie de soeur Marie-Ursule qui décrit non seulement les traditions orales, mais les moeurs et les industries domestiques. Dans la préface à cette étude, Luc Lacourcière dira :

“Ce qui distingue, en effet, cette monographie, c’est que Soeur Marie-Ursule poursuit ses investigations au-delà de la petite histoire officielle où les historiens des paroisses se sont généralement confinés. Elle ne cherche pas, non plus, à illustrer quelque théorie anthropologique ou sociologique préconçue. Ce qu’elle nous propose, c’est tout simplement un documentaire objectif de faits traditionnels recueillis selon les méthodes déjà éprouvées en d’autres pays, particulièrement en France, par les maîtres de la discipline folklorique”.<sup>14</sup>

Près de dix années plus tard, paraîtra la monographie de Nora Dawson sur *La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Île d’Orléans)* où l’on retrouve encore appliqué ce parti-pris descriptif, cette fois uniquement à la “vie matérielle” selon les mots mêmes de l’auteur.<sup>15</sup>

Cette dissociation entre ce que Dawson qualifie de vie ou de civilisation matérielle par rapport à l’opposé que l’on devine, était contenue implicitement dans les écrits de Barbeau, sinon dans sa démarche, en particulier lorsqu’il collectionnait au Québec des objets usuels ou d’art populaire au profit de ce qu’on appelait à l’époque le Musée national. C’est au cours de ces randonnées de collecte que Barbeau suscite, chez Jean Palardy, artiste et amateur averti de meubles anciens, un grand intérêt pour le mobilier traditionnel québécois qui aboutit à la publication, en 1963, de son très beau livre *Les meubles anciens du Canada Français*.<sup>16</sup> Jusqu’à cette époque, on relève bien ici et là quelques articles sur le sujet, mais jamais, à part quelques publications sur l’architecture, on ne s’était risqué à une telle entreprise de valorisation des “antiquités” québécoises en les présentant dans un véritable “livre d’art”. Cette étude, bien documentée dans l’ensemble, demeure, il est vrai, descriptive et porte surtout sur des pièces de collection qui sont présentées hors de leur contexte. Cependant, on peut dire que cette étude reste encore la référence de base sur le sujet et que son principal effet a été d’agir comme catalyseur en stimulant la recherche sur les objets domestiques.

C’est à cette époque, au début des années 1960, que les Québécois, avec la montée des mouvements nationalistes, commencent à considérer leur passé non plus en termes exclusivement politiques, mais dans ses manifestations les plus humbles, celles de tous les jours. Cette

---

<sup>14</sup>Soeur Marie-Ursule. *Civilisation traditionnelle des Lavallois*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1951, p. 7-8.

<sup>15</sup>Nora Dawson, *La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Île d’Orléans)*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1960, p. 7.

<sup>16</sup>Jean Palardy, *Les meubles anciens du Canada français*, Paris, A.N.G., 1963.

quête d'identité les met en présence de tout un patrimoine qu'on avait négligé, parfois dédaigné, jusqu'à ce moment.

Dans ce contexte, la parution de *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* de Robert-Lionel Séguin (1967), fut saluée comme un événement marquant.<sup>17</sup> Cette étude, comme l'indique son sous-titre, *Fonds matériel*, porte avant tout sur le milieu matériel de l'"habitat". Comme l'avait fait ses prédécesseurs, Séguin s'en tient à une approche descriptive, mais ce qui le distingue c'est son utilisation systématique et minutieuse des archives nationales, en particulier les inventaires après décès. À l'enquête orale des folkloristes s'ajoutait donc une nouvelle dimension permettant de pousser encore plus loin l'étude des objets, y compris de ceux dont on avait même perdu le souvenir de l'usage.

C'est dans ce contexte que l'on commence à donner à l'université Laval des cours sur la culture matérielle:

"Finalement ce n'est qu'en 1968 qu'un enseignement régulier et permanent de la culture matérielle commence à Laval [...]."<sup>18</sup>

Un tel enseignement, bien que ne portant pas spécifiquement sur le patrimoine québécois, était aussi dispensé à l'époque au tout nouveau Département d'anthropologie de l'Université de Montréal.

Dans cet univers académique renouvelé, les chercheurs et les étudiants en formation s'aperçoivent que, dans ce champ obscur de l'histoire de la culture matérielle, tout reste à faire et ils se cherchent un cadre de référence adapté à leurs besoins.

Ce grand cadre, qui guidera leurs inventaires et leurs répertoires, ils le trouveront principalement dans l'oeuvre de Leroi-Gourhan, *Évolution et techniques*, qui, en plus de leur fournir un cadre classificatoire convenable, leur permettra de rationaliser leur description des gestes artisanaux.<sup>19</sup> C'est dans cette lignée que l'on doit situer les études de Dupont sur l'artisan forgeron, de Hardy sur le forgeron et le ferblantier, de Moussette sur la pêche, de Martin sur la berçante, de Carpentier sur les raquettes à neige, et de Boily et Blanchette sur les fours à pain.<sup>20</sup> La monographie traditionnelle éclate et l'approche se retrouve aussi dans

---

<sup>17</sup>Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Fides, 1967.

<sup>18</sup>Martin, *op.cit.*, p. 3-4.

<sup>19</sup>Leroi-Gourhan, *op.cit.*

<sup>20</sup>Jean-Claude Dupont, *L'artisan forgeron*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979; Jean-Pierre Hardy, *Le forgeron et le ferblantier*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1978; Paul-Louis Martin, *La berçante québécoise*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1973; Marcel Moussette, *La pêche sur le Saint-Laurent*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1979; Paul Carpentier, *La raquette à neige*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1976; Lise Boily et Jean-François Blanchette, *Les fours à pain au Québec*, Ottawa, Musée national de l'Homme, 1976.

des études sur l'art populaire, comme celle de Désy et Porter sur les croix de chemin, ou celle de Pierre Lessard sur les images pieuses.<sup>21</sup> Pour nommer et bien identifier les objets, on collige des répertoires de termes sur les objets familiers et sur l'architecture traditionnelle qui constituent de précieux instruments de travail.<sup>22</sup> On inventorie, on répertorie dans le but de saisir et de délimiter cette réalité mouvante et multiple des objets de l'homme. Et, avec la prise de conscience de plus en plus profonde de la population envers le patrimoine, le mouvement amorcé dans les universités à la fin des années 1960 se transmet durant les années 1970 aux services gouvernementaux, en particulier le ministère des Affaires culturelles, où se font des inventaires portant aussi bien sur les oeuvres d'art, les bâtiments historiques, les artisans traditionnels que les sites archéologiques.

À ce propos, il nous faut parler de l'archéologie de la période historique qui constitue, en plus de l'enquête ethnographique et de l'étude de la documentation écrite, une troisième approche pour l'étude des objets. Comme l'histoire de cette discipline au Québec a déjà été écrite par François Picard<sup>23</sup>, je ne ferai qu'esquisser les grandes lignes nécessaires à mon propos. Disons que la pratique de cette discipline, qui a vu le jour aux États-Unis, a débuté au Québec vers la fin des années 1950 grâce aux efforts de membres de la Société historique de Québec, dont Michel Gaumont. Comme de raison, on s'est d'abord intéressé aux sites marquant les grands événements de notre histoire comme l'hivernement de Jacques Cartier à la rivière Saint-Charles, puis graduellement, avec la création d'un service d'archéologie, au début des années 1960, on en est venu à considérer l'archéologie comme un moyen de mise en valeur des lieux historiques et on en intègre la démarche à un prestigieux projet, celui de la Place Royale en 1970. Il faut dire qu'entre temps le gouvernement fédéral, par son Service des lieux historiques nationaux (maintenant Parcs Canada), avait instauré une école de fouilles à l'Île-aux-Noix en 1964, sur la rivière Richelieu, et que les fouilles du grand projet de la forteresse de Louisbourg se continuaient de façon soutenue depuis sept à huit ans.

Le projet de la Place Royale à Québec, dont la fouille archéologique a surtout été considérée comme un auxiliaire de la mise en valeur architecturale, a quand même permis la découverte de milliers d'artefacts appar-

---

<sup>21</sup>Léopold Désy et John R. Porter, *Calvaires et croix de chemin du Québec*, Montréal, HMH Hurtubise, 1976; Pierre Lessard, *Les petites images dévotes*, Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1981.

<sup>22</sup>Luce Vermette, Nicole Genêt et Louise Décarie-Audet, *Les objets familiers de nos ancêtres*, Montréal, Les éditions de l'Homme, 1974; Yves Laframboise, *Architecture traditionnelle*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1975.

<sup>23</sup>François Picard, *Les traces du passé*, Sillery, Québec Science Éditeur, 1979.

tenant à la phase la plus ancienne d'occupation du site par des Européens, la première habitation de Champlain, jusqu'à la période la plus récente. L'étude de ces collections, par types d'artefacts, faïences, grès, terres cuites grossières, etc., se poursuit encore et les résultats sont publiés dans la série *Dossier* du ministère des Affaires culturelles du Québec.

En plus du projet de la Place Royale, deux autres projets majeurs ont généré de nombreuses études sur la culture matérielle; il s'agit du parc de l'Artillerie à Québec et des forges du Saint-Maurice dans la région de Trois-Rivières. Malheureusement, ces travaux de recherche effectués à Parcs Canada n'ont à peu près pas connu de diffusion dans le grand public et sont très difficiles d'accès. Cependant, je m'en voudrais de ne pas signaler le travail de Pierre Nadon qui a programmé la recherche effectuée sur ce site en y laissant une large place à l'étude de la culture matérielle. Je m'en voudrais aussi d'ignorer les travaux d'André Bérubé sur la technologie de la fonte et du fer qui constituent certainement des références de base pour l'histoire des techniques au Québec.<sup>24</sup>

En dehors du Québec, les spécialistes de Parcs Canada, à Ottawa, ont aussi produit de nombreuses études se rapportant à des sites du régime français, dont les résultats ont une importance comparative indéniable pour la recherche sur le Canada français. Je pense aux travaux de Gusset sur le grès, de Blanchette sur l'alimentation ou de McNally et Harris sur le verre.<sup>25</sup>

Ces études, dans l'ensemble, abordent les objets selon leur type. On a pendant longtemps accusé cette méthode d'isoler les objets de leur contexte et de rendre impossible leur interprétation en terme de mode de vie. Cependant, depuis quelques années, on assiste à un revirement de situation. Par exemple, Blanchette n'étudie plus seulement la faïence en soi, mais en tant que catégorie d'objet servant à l'alimentation et, de même, dans leur analyse du matériel appartenant aux phases anciennes de l'occupation du site de l'habitation de Champlain, Niellon et Moussette tentent d'intégrer aux résultats obtenus à partir des objets ceux provenant de l'étude des restes animaux et végétaux, et ceux livrés

---

<sup>24</sup>André Bérubé, *Rapport préliminaire sur l'évolution des techniques sidérurgiques aux forges du Saint-Maurice, 1729-1883*, Ottawa, Parcs Canada, Travail inédit numéro 221, 1976; André Bérubé, *L'évolution des techniques sidérurgiques aux forges du Saint-Maurice, I: la préparation des matières premières*, Ottawa, Parcs Canada, Travail inédit numéro 305, 1978.

<sup>25</sup>Gérard Gusset, *Les grès blancs salins, rhénans et à corps sec*, Ottawa, Parcs Canada, Histoire et Archéologie, no 38, 1980; Jean-François Blanchette, *L'importance des artefacts dans l'étude des modes d'alimentation en Nouvelle-France entre 1720 et 1760*, Ottawa, Parcs Canada, Histoire et Archéologie, no 52, 1981; Paul McNally, *Le verre de table de la forteresse de Louisbourg, Nouvelle-Ecosse*, Ottawa, Parcs Canada, Histoire et Archéologie, no 29, 1979; Jane F. Harris, *Bouteilles françaises bleu-vert du XVIII<sup>e</sup> siècle récupérées à la forteresse de Louisbourg, Nouvelle-Ecosse*, Ottawa, Parcs Canada, Histoire et Archéologie, no 29, 1979.

par la documentation écrite de l'époque, pour recréer un assemblage le plus complet possible d'objets témoins des activités humaines.<sup>26</sup> Cette approche est aussi utilisée par les chercheurs de Parcs Canada, en particulier ceux oeuvrant sur les sites militaires, et les premiers résultats obtenus, encore à l'état manuscrit, s'avèrent prometteurs.

Ces considérations sur l'archéologie m'amènent à parler de la production récente dans laquelle on peut déceler des signes annonciateurs d'une mutation en profondeur. Par exemple, il faut signaler la publication, en 1980, du numéro spécial d'*Anthropologie et Société* sur les sociétés de pêcheurs dans lequel se retrouvent les données de culture matérielle non utilisées pour elles-mêmes mais intégrées à leur contexte d'utilisation, qu'il soit économique ou écologique. Cette préoccupation envers l'écologie, qui devrait être le lieu de prédilection des chercheurs voulant étudier le comportement humain à partir des objets, puisque la technologie constitue un point d'insertion important de la culture dans la nature, on la retrouve encore dans l'étude de Paul-Louis Martin sur la chasse ou même dans celle de Jean Provencher et Johanne Blanchet sur les activités saisonnières traditionnelles.<sup>27</sup> De même, on n'étudie plus les objets domestiques en soi, mais pour reconstituer un mode de vie. Cette démarche est évidente dans l'étude de Luce Vermette sur la vie domestique aux forges du Saint-Maurice dans laquelle, par un examen minutieux des documents, l'auteur essaie de reconstituer les faits et gestes des ouvriers et des maîtres de l'industrie sur une période de plus de cent ans.<sup>28</sup> On retrouve aussi de semblables préoccupations dans une récente étude sur le cuir où la simple description de l'outil et du geste technique est dépassée pour reconstituer les conditions de travail des artisans et ouvriers et faire le lien avec le contexte de l'époque.<sup>29</sup> Il m'apparaît que, de plus en plus, la recherche sur le milieu matériel échappe à la tutelle plus ou moins imposée par les services gouvernementaux lors des grands inventaires ethnographiques et archéologiques des années 1970.

Encore tout récemment, Paul-Louis Martin a produit pour un atelier de l'IQRC un essai de périodisation des "civilisations" rurale et urbaine à partir de données extraites du milieu matériel,<sup>30</sup> tentative qu'on aurait

---

<sup>26</sup>Françoise Niellon et Marcel Moussette, *Le site de l'Habitation de Champlain à Québec: étude de la collection archéologique (1976-1980)*, Québec, Directions générale du Patrimoine, ministère des Affaires culturelles, 1981.

<sup>27</sup>Paul Louis Martin, *Histoire de la chasse au Québec*, Montréal, Editions du Boréal Express, 1980; Jean Provencher et Johanne Blanchet, *C'était le printemps*, Montréal, Editions du Boréal Express, 1980.

<sup>28</sup>Luce Vermette, *La vie domestique aux forges du Saint-Maurice*, Ottawa, Parcs Canada, Histoire et Archéologie, no 58, 1982.

<sup>29</sup>Jean-Claude Dupont et Jacques Mathieu, sous la direction de, *Les métiers du cuir*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981.

<sup>30</sup>Martin, *op.cit*

jugée casse-cou il y a quelques années, mais qui nous donne un premier schéma de référence qui pourra être revu et critiqué avec l'apport des recherches nouvelles.

Ces directives nouvelles et diversifiées des problématiques sont le signe certain qu'un mûrissement est en train de s'opérer. Comment le qualifier? Je ne saurais le faire, puisqu'il m'est trop difficile de distinguer une tendance plus importante que les autres. Est-ce donc dire que la période descriptive qui a tellement caractérisé l'étude du milieu matériel est révolue? Certains, comme Yvan Lamonde qui signait l'été dernier un article intitulé "L'inventaire interminable",<sup>31</sup> le voudraient bien. Cependant, je crois que les inventaires ont leur place, qu'ils vont continuer à se faire pour la simple et bonne raison que les recherches effectuées jusqu'à maintenant ne nous ont révélé qu'une infime partie du milieu matériel. Ceci ne veut pas dire que les chercheurs ne doivent pas faire l'interprétation de leurs données ou qu'on ne doit pas essayer d'élaborer des problématiques originales; je pense qu'il faut tout simplement sans cesse réajuster notre description de la réalité à notre vision changée des choses.

Si on compare la production actuelle avec le *Maîtres artisans de chez-nous* de Barbeau, on peut mesurer la distance parcourue. Un travail énorme a été accompli, non seulement du simple point de vue de notre connaissance des objets et des techniques, mais dans la recherche de directions nouvelles qui mènent vers l'histoire écologique, la reconstitution du cadre domestique ou l'histoire sociale et économique. Cependant, si je reviens à mes propos qui constituent la première partie de cet article, à mes interrogations quant au milieu matériel considéré comme objet d'étude, je dois avouer qu'il existe toute une marge entre les idées émises et l'ensemble de la production récente. Les interrogations sont là, même si les réponses semblent encore hors de portée. Et n'est-ce pas là le sens véritable de toute démarche scientifique que d'identifier des problèmes auxquels on essaie de répondre le plus adéquatement possible?

CÉLAT  
Université Laval  
Québec, Qué.

---

<sup>31</sup>Yvan Lamonde, "L'inventaire interminable", *Le Devoir*, 26 juin 1982.

**Abstract**

This article outlines the author's approach to the study of human behavior from the standpoint of common material objects in everyday use. Drawing from previous research in the area of material culture, he attempts to establish the determining factors that have contributed to the present state of studies in this area.